

MON HISTOIRE ? L'idée qu'elle puisse intéresser quelqu'un a quelque chose de réconfortant. D'inespéré, même.

Exils, nostalgies, souvenirs, regrets, qu'ont les miens que d'autres n'auraient pas ? Rien. Ce sont les miens, voilà tout. Les reconstituer, les confier, c'est voler plus léger pour le grand saut, façon de poser mon bagage et que cessent de tourner les fantômes, comme des vautours, au-dessus de mes pirouettes ultimes parmi les vivants. Laisser une trace de ceux et celles qui ne sont plus, depuis si longtemps, qu'un influx de synapses au fin fond de ma boîte crânienne et dont les illusions hurlent encore dans mes nuits blanches. Ombres, chères ombres, que je vais rejoindre bientôt.

L'Histoire telle qu'elle s'écrit, telle que l'écrivent les vainqueurs, a fait de nous des oubliés, des cocus de première classe. S'il existait des Jeux olympiques de la Trahison Historique, comme il en existe pour ceux qui courent vite ou sautent loin, nul doute que nous autres, Républicains Espagnols, lèverions les bras sur le podium, le cou bardé de médailles, aux côtés des Indiens d'Amérique, des Arméniens de Turquie, des Juifs de Pologne et autres grands perdants de la valse aux assassins. Quand tous ceux qui se brulèrent à ces années de fièvre auront disparu, quand les derniers yeux qui virent la défaite se fermeront pour toujours, que ceux qui pensent à nous sachent qu'au moins nous aurons essayé.

Dans la louable intention de mettre de la gaieté dans l'air, mes enfants demandent au nonagénaire que j'ai fini par devenir si je préfère l'enterrement ou l'incinération. Qu'on me jette dans une poubelle ou un caniveau, pour ce que ça change ! À tout prendre, je préférerais me faire tout petit et rester là, mais cette option étant exclue, ce qu'on fera de moi après, franchement... Incinérer, allez, ça allège le fardeau. Les cendres ? Au caniveau, je vous dis ! Puisqu'on donne dans le définitif, je n'ai aucune raison de me presser, je finirai bien par atteindre la mer, tôt ou tard. Retour aux sources...

Voici l'histoire, donc, de don Angel Alcalá Llach, qui en a beaucoup à raconter. Mon histoire.

IL ÉTAIT UNE FOIS, puisque ainsi commencent les histoires, dans la ville de Valencia, un couple de tourtereaux qui savouraient les premières semaines de leur mariage. Sur cette côte du Levant espagnol bordée de rizières et d'orangeries, le thermomètre n'atteint jamais le degré zéro qui ferait geler les palmiers. À deux pas de la gare, la rue Pelayo offre le dernier étage de son numéro 24 au jeune couple récemment installé. C'est là que je suis né. Qui était ce Pelayo? Élu premier roi des Asturies – car il fut une époque où on élisait les rois –, surnommé le Conquérant, il se lança en 718, façon maquisard, dans la Reconquête contre les Maures, qui ne prendrait fin que sept siècles plus tard, en 1492. J'ai poussé mes premiers vagissements sous les auspices du genre de type qui n'hésite pas à se lancer dans des projets à long terme. Rien n'est jamais perdu, aucune cause, si on la mesure en siècles...

Mes parents se marient fin avril 1922 et, si je compte bien, ils ont assemblé mes chromosomes dès la mi-mai, au moment où fleurissent pommiers, cerisiers et lauriers-roses. Le printemps levantin, dans la splendeur de ses éclosions, offre un cadre propice aux batifolages de deux adeptes spontanés du *carpe diem*, le seul credo de Chelo et Angel, mes parents.

Carpe diem, c'est bien joli mais le poète n'a pas pensé à tout quand il a balancé sa recette du bonheur. Parce que pendant que tu le carpes, le diem, y en a, à qui tu n'as rien demandé, qui te concoctent un avenir aux petits oignons. Et toi, tout à ton insouciance, le piège, tu le perçois trop tard, quand il s'est refermé et bien fermé. Et tu regrettes, à chaque minute du reste de ta vie, de descendre d'une lignée qui n'a jamais voulu penser à l'avenir. Le présent, juste le présent. Si on avait su...

Je suis né au cœur de février. Je suis un bébé d'hiver. C'est peut-être pour ça que je garde la tête froide en toutes circonstances. Ma mère me met au monde à la maison. À l'époque, on réserve l'hôpital aux maladies. Et je n'en suis pas une. Juste un obstacle sur la trajectoire de Chelo. Elle aurait volontiers retardé l'événement si les commodités modernes, pilule et compagnie, avaient existé pendant ces années qu'on dit folles. Avec ses vingt et un ans tout frais, ma mère a la vie devant elle et une furieuse envie d'en profiter. Ses noces ne remontent qu'à dix mois, dix petits mois qui ne lui ont guère laissé le temps de baguenauder en lune de miel, de se griser de liberté. Le temps léger a filé, emportant en un souffle les journées à la plage, les sorties jusqu'à l'aube, les promenades sous les étoiles et les soirées au spectacle qui composaient son programme le jour où elle a décidé que le fiancé de sa grande sœur lui ferait un mari très adéquat.

Marta, l'austère Marta, de huit ans son aînée, n'a rien vu venir. C'est pourtant elle qui la première s'est mise sur le chemin de ce jeune homme repéré au théâtre Olympia, parmi la petite bande d'étudiants qui fait la claque en échange d'une entrée gratuite. Tiré à quatre épingles, le regard clair dissimulé derrière des petites lunettes cerclées, il a une expression réservée, presque timide, qui contraste avec les bruyants chahuts de ses compagnons. Elle lui trouve de la prestance, quelque chose d'anglais.

Marta prend les devants, l'invite à goûter à la maison. Il accepte, vient, revient, devient un rite de dimanche après-midi. Elle l'accueille, sourire modeste.

– J'ai fait des *rosquillas* ce matin. Je crois qu'elles ne sont pas mauvaises...

Il ne se fait pas prier.

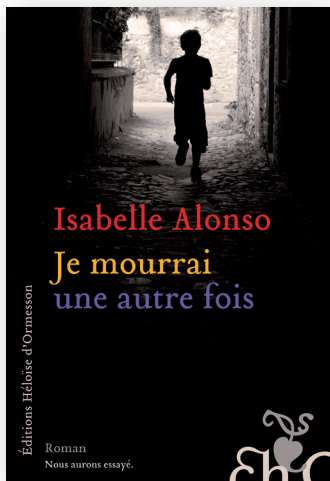
– Marta, elles sont forcément délicieuses, tu es une virtuose...

Bien malin qui distinguerait, dans son empressement, la part d'attirance pour cette jeune fille raisonnable et têtue qui a exactement son âge, et de simple appétit pour les confiseries. Le garçon est gourmand, il retient avec peine une voracité joyeuse que la petite sœur a tôt fait de considérer comme mieux assortie à sa personne qu'à celle de son aînée.

Le jour du Seigneur, pas de messe chez les Llach. Marta se lève à l'aube, noue les rubans de son tablier, attaque l'ouvrage, pèse, mélange, pétrit, met au four ou dans un bain d'huile, saupoudre de sucre ou imbibe de miel, puis expose, sur un napperon immaculé, toute sa science pâtissière. Chelo, qui n'a rien fait de sa matinée que virevolter en chantonnant des airs à la mode, s'empare du plateau, le porte à bout de bras en faisant mine de perdre l'équilibre ou en dansant un charleston endiablé, puis les offre à l'invité avec mille grâces et facéties dont elle est la première à rire; l'humilité n'est pas son fort, pas plus que la discrétion. Elle vole la vedette à sa grande sœur avec un aplomb dont celle-ci ne perçoit pas le danger. La gamine n'a pas dix-neuf ans, mais elle a tout compris de l'art d'attirer l'attention masculine.

Et Marta se fait doubler. Le beau parti qu'elle avait invité à la courtoiser avec la bénédiction maternelle finit par lui préférer la benjamine. Plus vive, plus amusante, plus jolie. Plus moderne. Et incontestablement plus décidée. L'étudiant cède à sa fantaisie, son talent inné pour mettre tout le monde dans sa poche. Le grand myope que Marta a ramené dans ses filets se révèle fantasque, pince-sans-rire, peu soucieux des conventions. Chelo voit en lui le ciel ouvert. Détourner l'amoureux de sa sœur aînée s'avère un jeu d'enfant. Ça ne se fait pas, mais ce qui se fait ou pas ne la préoccupe en rien. Mes futurs parents ont un point commun, qui les rapproche et les rend complices: une enfance de préférés de leurs papas, de chouchous, d'enfants gâtés.

Dans ce pays où on inculque aux filles le sens de l'abnégation, celle qui va devenir ma mère fonce vers son bon plaisir sans états d'âme. Elle a juste envie de se laisser aller à son penchant spontané pour la belle vie. Sortir, se montrer, rire de tout et se moquer du reste. Cette vie-là, elle estime que seul le mariage peut la lui offrir. Et voilà que j'apparais dans le paysage alors que son voile de mariée flotte encore dans l'air. En fait de voile, elle porte un chapeau ce jour-là, une sorte de capeline laissant la moitié de son visage dans l'ombre. La photo qui trône dans le salon de mon enfance n'a de noir et blanc que le nom, car de blanc il n'y a pas trace, et pas davantage de dentelles, de froufrous. Ma mère s'est mariée en couleurs, j'ignore lesquelles, mais sans concessions à la tradition. Elle se conforme à la seule qui lui vient de ses parents: elle exige de se marier comme eux, civilement. Autant dire que dans la très catholique Espagne, ça ne se fait pas du tout. Pour cette raison même, ça enchante son fiancé. [...]



Isabelle Alonso, *Je mourrai une autre fois*

Roman

320 pages | 19 € | ISBN 978-2-35087-342-8

© Éditions Héloïse d'Ormesson, 2016 | www.heloisedormesson.com